

## 73.

Du 28 Mai 1800. Pawlovsky.

Je ne vous répéterai pas ici ce que je vous ai déjà écrit. Votre lettre m'a fendu le coeur. Heureusement l'Empereur vous a permis de vous établir en Angleterre, et je voudrais beaucoup que Hanenko vous trouvât encore à Londres.

Comme les malheurs s'accroissent sur notre tête, bientôt nous serons isolés, et absolument seuls. Tant que la guerre continue, on nous laissera tranquilles; mais après, on nous fera payer cher ce mouvement d'humeur. Adieu! Je n'ai ni le coeur, ni la force de vous écrire. Je doute même que je sois connu de vous, tel que je suis.

## 74.

Du 22 Juin. Péterhof. (1800).

A la suite d'un mécontentement que l'Empereur a eu contre le corps des chambellans, il en a fait placer quelques uns dans les tribunaux de l'intérieur et congédié 13. Monsieur votre fils est de ce nombre. J'espère que vous envisagerez ceci comme une sûreté pour son séjour auprès de vous et que vous ne serez nullement inquiet sur son sort à venir. A 16 ans on commence à vivre, et les circonstances changent si souvent que l'on a tout le tems de servir et d'être utile.

Smirnow, à la suite d'une représentation du c-te Koushelew, a eu la croix de commandeur de l'ordre de St. Jean.

Je suis à marchander une terre du c-te Aptemîï Ivanovich et je fais des grands projets économiques.

Votre nièce Nariskine épouse le jeune Souvorow. C'est un grand parti pour le vulgaire; mais il n'aurait jamais été votre gendre.



## 75.

Reçu à Southampton, le 7 Septembre n. s. et répondu.

Du 12 Juillet 1800. Péterhof.

Votre lettre m'a fait un plaisir que je n'ai éprouvé depuis bien longtems. Je croyais que l'estafette que j'avais expédiée ne vous trouverait plus en Angleterre, et que vous auriez été déjà exposé à tous les désagrémens d'un voyage, aussi pénible pour vous sous tant de rapports différens.—J'espère que le séjour d'un pays, auquel vous tenez par le moral et le physique, vous rendra le repos de l'âme, et que, voyant prospérer la santé de la comtesse, vous chasserez l'idée cruelle de la voir enlever pour toujours. Vous goûterez le bonheur de disposer de votre tems. Quelle plus belle occupation que celle de se rappeler le souvenir du passé; combien de motifs de consolation y trouverez vous pour le présent et l'avenir! On vit trop longtems dans l'un, et on ignore ce qui vous attend dans l'autre, au lieu que le passé est une histoire vivante. Malheur à l'homme qui n'ose lire dans la sienne! Malheureusement tout le monde ne peut lire dans la vôtre; ce serait un cours de morale pour la jeunesse.—Au mépris que je portais dans mon âme au baron de Thugut, s'est joint l'horreur depuis le sacrifice de ces malheureux soldats qu'il a livrés au fer des Français, pour tenter le sort d'une victoire et s'assurer de quelques misérables places dans des préliminaires; car je ne crois pas que Buonaparte, ou un autre, fournisse des forces à la maison d'Autriche et lui donne des armes contre soi, en étendant ses domaines en Italie. Malgré les injustices, la calomnie et la basse envie portée au généralissime, la bataille perdue de Marengo est le plus beau mo-



nument érigé à sa gloire. Sans la politique infernale de ce baron, purement autrichienne, le grand homme russe aurait vécu, vaincu et scellé l'oeuvre de la coalition.—Comme j'aime votre lettre au c-te Staremborg: vous l'avez traité comme un yrai député de sa nation. Jamais on n'a été plus impitoyable, d'une manière plus honnête. L'Empereur a écrit la plus belle lettre à m-r Rybas. La cour se transporte demain à Sarsko-Selo, de là, au mois d'Août, à Gatchino, et l'on suppose que l'on rentrera cette année de meilleure heure à Pétersbourg, à cause du nouveau palais de St. Michel, que l'on veut achever pour le mois de Septembre. Demain la noce de m-lle Nariskine avec le prince Souvorow. Depuis cette faveur de m-r Nariskine, lui et madame ont fait bien voir la trempe de leurs âmes, et tous deux ont secoué le joug de la pudeur et de l'honnêteté.—Adieu, mon bienfaiteur. J'oubliais de vous dire que Рындянъ a été fait conseiller privé, dans le dernier avancement, et reste comme premier procureur au Sénat.



76.

Woronowo, 30 Juin 1801.

J'ai reçu votre lettre, monsieur le comte, et je n'ai pas besoin de vous dire combien elle m'a fait plaisir. Depuis le moment où j'ai quitté l'Angleterre et jusqu'à ma mort, je vous ai regardé et je ne cesserai de vous regarder comme mon bienfaiteur, heureux si j'ai pu vous donner quelques preuves de ma reconnaissance.

J'ai cessé de vous écrire, parce que j'ai cru que ma correspondance ne pouvait vous intéresser beaucoup. Feu l'Empereur a eu quelques torts vis-à-vis de vous, et j'ai cru que vous pourriez me soupçonner d'avoir manqué de zèle à vous servir. Le comte P... m'a fait voir une lettre de vous, dans laquelle vous lui donniez le titre de votre cher ami. Et depuis ce moment je me suis borné, sans vouloir vous importuner davantage par mes lettres, à vous être dévoué dans le fond de mon âme, et à y nourrir le sentiment qui la remplit de vénération pour vous. Je ne conçois pas comment le comte Worontzow, cet être respectable, puisse donner le titre flatteur de son ami aux personnages aussi abjects que l'est le comte P.... Par quoi a-t-il pu mériter votre estime? Est-ce par ses talens? Il n'ont été consacrés qu'à la basse intrigue et à des vues personnelles, qu'à faire manquer la négociation de Berlin, parce que son oncle le fétu prince R. en avait été chargé, à faire rompre celle avec la France, que l'on pouvait traîner en longueur: le tout parce qu'il envisage (malgré son esprit) la révolution française en émigré français. Ensuite, devenu vice-chancelier, il s'est occupé à faire éclore une nouvelle coalition, dont le résultat ne



А

pouvait être que la perte infructueuse des milliers de braves hommes pour la Russie; l'agrandissement peut-être de l'insatiable maison d'Autriche et l'établissement inébranlable du despotisme arrogant de l'Angleterre. Je ne parle plus de la conduite du comte P... depuis qu'il avait perdu sa place de vice-chancelier. Elle est telle qu'elle mérite l'échafaud de la justice, le mépris des honnêtes gens et l'admiration des gueux. Lui et ses semblables m'ont fait l'honneur de me croire le seul homme qu'on devait éloigner. Ils y ont réussi, en se servant de cet imbécile comte K...ow et de sa maîtresse. J'avais inutilement mis feu l'Empereur au fait des déprédations de son favori. Je dis même à celui-ci qu'il était tems que dans sa conduite le barbier fit place au grand-écuyer; et il n'en faut pas tant à la cour, pour se trouver sur la grande route.

Quand à mon système politique, je ne pouvais en avoir aucun, avec un souverain qui voulait tout faire par lui-même, qui ne supportait aucun délai à ses ordres et aucune contradiction à ses moindres volontés. Il fallait les plus grands ménagemens, les instans les plus favorables et une heureuse disposition de sa part, pour faire révoquer ses ordres, lui faire changer d'opinion, ou le porter à adopter celle que l'on croyait être la meilleure. Je sais que l'on m'a attribué tous les différens qui sont survenus avec l'Angleterre; mais je vais vous mettre au fait des événemens et de ma manière passée d'envisager les choses, en vous déclarant que j'estime autant le gouvernement et la nation Anglaises, que je hais la politique de son ministère.

C'est feu l'Empereur lui-même qui a eu l'idée de rétablir la convention maritime. Le premier embargo mis sur les bâtimens Anglais a été décidé, malgré mes instances, par le prince Gagarine, qui n'a consulté que son propre intérêt. C'est moi qui ai fait lever ce premier embargo. Le second a été la suite de la conduite des Anglais à la prise de Malthe. J'ai cru, et je le crois encore, que le moment était très favorable pour faire reconnaître le droit des neutres, en leur

А